



AFFAIRE MILLET, SUITE...

› **Marin de Viry**

Une seconde affaire Millet, beaucoup plus discrète que la première, a abouti à son licenciement par son employeur, les Éditions Gallimard. Elle fut déclenchée par un article qui situait dans le contexte culturel et littéraire actuel l'œuvre de Maylis de Kéran-gal, qui publie chez Verticales, filiale de Gallimard (1). En prenant la décision de se séparer de Richard Millet pour « faute » à la lecture de cet article, son employeur savait très bien que la qualification de cette faute – la déloyauté à l'égard de son employeur – ne serait pas retenue comme la véritable cause de l'éviction définitive d'un de ses meilleurs éditeurs, de surcroît écrivain d'un talent rare. Elle savait aussi que Richard Millet ne pouvait, et ne peut toujours pas, être traité en simple employé ayant fait une grosse bourde. Elle savait enfin que sa décision allait provoquer chez ceux qui aiment vraiment la littérature un dégoût moral et le début d'une défiance durable à l'égard de sa politique éditoriale. Elle a fait son choix.

L'article en question est ce qu'on appelle dans ce jargon (parfois potache) des critiques littéraires une « descente », qui n'est exempte ni de prise à partie personnelle, ni de drôlerie, ni d'une misogynie sans aloi particulier.

Écrit dans un style impeccable que la recherche permanente de « rehaut » rend à mon sens un peu trop appuyé – mais qu'importe, les grands styles ont toujours quelque chose d'agaçant –, cet article utilise trois expressions qui seraient restées inaperçues sous la plume d'un Bernanos, mais qui sont apparemment devenues délictueuses dans notre temps. Rien qui, toutefois, ne sorte du registre polémique, dans lequel la personne est attaquée en conséquence de ses œuvres et non en elle-même.

Pour le dire net, Richard Millet pense que l'œuvre dont il parle participe d'une sous-post-littérature qui se fait prendre pour de la littérature, au mieux en se réclamant de certains principes, au pire en assénant des arguments d'autorité, qu'il trouve risibles dans les deux cas, car il s'agit d'un simulacre. Il juge – et je crains qu'il ne soit en mesure d'en témoigner – que beaucoup d'auteurs croient avoir atteint les sommets quand ils ont touché le fond, prennent leurs effusions narcissiques pour une rencontre avec l'esprit de la littérature, croient être touchés par la grâce quand ils ne voient que l'hologramme de leur nombril, et trouvent dans leur œuvre un geste créateur souverain alors qu'elle n'est que la répétition servile d'une posture d'original (de masse) et de révolté (budgété); qu'enfin ils n'ont pas la moindre idée de ce qu'est la littérature, tout simplement parce qu'ils ne sont pas des artistes mais quelque chose comme des intervenants culturels, avec une carrière, des chefs, un employeur, des collègues de bureau; et naturellement, en bons employés, ils font grand cas des opinions qu'ils doivent professer pour faire bouillir la marmite et gratter des promotions. Il voit de petits managers du marketing littéraire capter les prestiges de la littérature tout en liquidant sa qualité.

Il pense également que dans une sorte d'unanimité infernale, la sous-post-littérature veut l'avènement d'un monde qui ne serait plus habitée que par des hermaphrodites sociaux-démocrates, et dont l'horizon eschatologique ressemblerait plus à une éternelle réunion d'équipe cool dans une ONG norvégienne qu'à la Jérusalem céleste.

Marin de Viry est critique littéraire, enseignant en littérature à Sciences Po, directeur du développement de PlaNet Finance. Il a publié *Pour en finir avec les hebdomadaires* (Gallimard, 1996), *Le Matin des abrutis* (Lattès, 2008), *Tous touristes* (Flammarion, 2010) et *Mémoires d'un snobé* (Pierre Guillaume de Roux, 2012).

↳ manninpan@yahoo.fr